Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

28 | 2004

Religion, politique et culture au XIXe siècle

Les Français et l'Empire. Volume 1, Bilan des travaux et perspectives de recherches. Volumes 2, Recueil d'articles. Volume 3, Destins d'anonymes : les vétérans du Premier Empire dans la société française du XIX^e siècle

Mémoire pour le diplôme d'Habilitation à diriger des recherches sous le
tutorat de Jean-Luc Mayaud, Université Lyon 2, 74 f°, 334 f° et 364 f°,
soutenu le 15 juin 2002, devant un jury constitué de Jacques-Olivier
Boudon, Claude-Isabelle Brelot (présidente), Martine Lapied, Jean-
Clément Martin, Jean-Luc Mayaud et Stuart Woolf.

Natalie Petiteau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/685>
DOI : 10.4000/rh19.685
ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004
Pagination : 233-242
ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Natalie Petiteau, « Les Français et l'Empire. Volume 1, Bilan des travaux et perspectives de recherches. Volumes 2, Recueil d'articles. Volume 3, Destins d'anonymes : les vétérans du Premier Empire dans la société française du XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 28 | 2004, mis en ligne le 20 juin 2005, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/685> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.685>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Les Français et l'Empire. Volume 1, Bilan des travaux et perspectives de recherches. Volumes 2, Recueil d'articles. Volume 3, Destins d'anonymes : les vétérans du Premier Empire dans la société française du XIX^e siècle

Mémoire pour le diplôme d'Habilitation à diriger des recherches sous le tutorat de Jean-Luc Mayaud, Université Lyon 2, 74 f°, 334 f° et 364 f°, soutenu le 15 juin 2002, devant un jury constitué de Jacques-Olivier Boudon, Claude-Isabelle Brelot (présidente), Martine Lapied, Jean-Clément Martin, Jean-Luc Mayaud et Stuart Woolf.

Natalie Petiteau

- 1 À l'issue d'un travail de doctorat consacré au destin des anoblis du Premier Empire dans la France du XIX^e siècle¹ et parallèlement à la préparation d'un ouvrage portant sur la mythologie et l'historiographie de Napoléon et de l'Empire², il a paru essentiel de poursuivre des recherches sur le rapport des Français à ce régime qui a singulièrement ouvert la période contemporaine. 1815 apparaît d'ailleurs comme un moment clef pour souligner comment s'entremêlent les diverses pistes de recherches proposées dans le cadre de cette habilitation à diriger des recherches. S'y observe en effet un soutien populaire à l'Empire restauré, sans lequel il serait difficile de comprendre la réussite du retour de Napoléon à Paris et l'ampleur du mouvement des fédérés, si bien étudié par Alexander. Mais ce soutien est à analyser en le plaçant au regard de la désaffection qui s'est manifestée dans l'opinion en 1814, de même il est à comparer à l'attitude des élites, civiles ou militaires. Il renvoie en fait, en amont, aux questionnements sur les

significations du régime pour les différents groupes sociaux ; en aval, il invite à prendre la mesure des conséquences de l'Empire au delà de 1815, il encourage aussi à examiner les représentations qui en ont été construites, échos, sans doute, précisément, des portées de l'Empire dans le moyen terme des décennies du XIX^e siècle.

- 2 Autant de problématiques qui imposent de toutes façons de quitter les sentiers traditionnels d'une histoire du premier Empire enfermée dans l'événementiel dont on sait combien la fécondité épistémologique peut être limitée. Mais autant de problématiques qui visent à redonner malgré tout leur place aux années 1800-1815, si souvent négligées dans l'historiographie récente, au nom précisément de cette stérilité engendrée par le fait que le Consulat et l'Empire n'ont souvent été l'objet que d'une histoire anecdotique, privilégiant notamment l'événementiel des combats. Car regretter les abus d'une histoire militaire faite de la reconstitution minutieuse des stratégies et des chronologies ne doit pas conduire à nier l'intérêt de cette période, trop souvent victime de sa situation d'entre-deux, postérieure à une Révolution qui a bénéficié d'un long bicentenaire scientifiquement fructueux, et antérieure à un XIX^e siècle dont l'histoire commence traditionnellement en 1815, et dont l'historiographie, si elle est en miettes, n'en est pas moins particulièrement féconde. Aujourd'hui encore bien souvent placées à l'écart des programmes universitaires d'enseignement et de recherche, sauf dans de très rares universités, les années consulaires puis impériales sont pourtant une phase essentielle de l'entrée dans le contemporain, c'est-à-dire d'une modernisation des structures administratives, sociales et économiques, d'une rationalisation des règles de fonctionnement de l'État, d'un progrès, enfin, de la construction de la nation.
- 3 Mais si cette histoire a été souvent délaissée, n'est-ce pas aussi parce que le régime napoléonien est avant tout synonyme de suppression de la République et des libertés politiques, de rétablissement de la noblesse et de l'esclavage. Il est évident qu'il peut de ce fait nourrir des réactions de rejet propres à renvoyer les historiens sur les champs de recherche des révolutions ou des républiques naissantes. Pourtant, Maurice Agulhon lui-même a remarqué qu'au « test du bibelot », l'Empire est toujours aisément gagnant, notamment grâce aux boutiques de souvenir des Invalides où le tombeau de l'empereur est l'un des monuments les plus visités de France... Ce seul paradoxe suffit à justifier un questionnement sur le rapport des Français à l'Empire, dans le présent du XXI^e siècle, comme dans le passé des XIX^e et XX^e siècles.

Les leçons de la mythologie et de l'histoire

- 4 Or comprendre le rapport des Français d'hier et d'aujourd'hui à l'Empire nécessite notamment de saisir les constructions mythologiques auxquelles le personnage de Napoléon comme la période de son règne ont donné lieu. Au paradoxe qui vient d'être souligné répond l'opposition, dans les années 1814-1820, entre la légende noire d'un empereur dévoreur d'hommes et la légende dorée d'un chef de guerre proche et aimé de ses hommes et d'un souverain reconnu comme père du peuple. En fait, l'analyse de la littérature populaire, diffusée y compris dans le monde rural, aussi bien que celle des œuvres poétiques ou des pages d'histoire produites par les élites permet de construire la chronologie des usages du passé impérial dans la France contemporaine, en même temps que le croisement de ces sources diverses met en évidence l'ombre portée de la mythologie sur l'histoire. Les temps forts de cet entrelacement entre historiographie et mythologie révèlent comment l'histoire de l'Empire est parvenue aux Français, mais aussi aux étrangers, au travers des filtres de la mythologie. Du reste, sous l'Empire

même, le régime se pose en maître de l'avenir, par ses chroniques de victoires annoncées, et en détenteur des vérités historiques, par les modes d'interprétation qu'il impose dans l'écriture des événements marquants du règne. Mais l'instrumentalisation de l'histoire de l'Empire, qui mériterait d'être comparée à l'instrumentalisation de l'histoire d'autres périodes, est le fait de tous les régimes du XIX^e siècle : à une Restauration où les pages d'histoire de l'Empire sont porteuses des espoirs des libéraux, qui veulent voir en Napoléon l'héritier de la Révolution, succède une Monarchie de Juillet durant laquelle l'historiographie des années impériales est utilisée pour tenter de renforcer la légitimité du régime de Louis-Philippe, tandis que la littérature populaire laisse mieux que jamais s'épanouir la légende dorée. Après quoi, le Second Empire craint visiblement que l'histoire de l'oncle fasse trop d'ombre au neveu, les foudres de Victor Hugo faisant ainsi, sans doute, leur effet. Mais dès lors que la France a échappé, après 1870, au joug du second Bonaparte, elle ne craint plus de mettre l'histoire de l'Empire au service des rêves nationalistes de revanche sur l'Allemagne, et c'est encore dans cet esprit qu'après la première Guerre mondiale est célébré le centenaire de la mort de Napoléon. On comprend mieux ainsi que l'histoire de l'Empire ait tardé plus que d'autres à se faire une place dans le champ de la recherche universitaire, et c'est en fait le bicentenaire de la naissance de l'empereur qui a joué en ce sens un rôle salutaire.

- 5 Si bien que depuis 1969, un certain retard a été comblé, en matière d'histoire institutionnelle et politique notamment. En fait, on peut considérer que l'histoire a fini par détruire la mythologie. Napoléon n'est plus aujourd'hui considéré comme le souverain libéral qu'il prétendait être, quand bien même il est reconnu comme l'héritier de la Révolution. Et à sa théorie de l'engrenage des conflits qui l'a privé de la paix qu'il aurait tant désirée, les historiens répondent finalement en dénonçant son ambition qui l'a empêché de faire taire les armes lorsqu'a cessé la guerre réellement héritée de la Révolution. Quant au précurseur de l'Europe moderne, il n'a jamais existé que dans les conversations de Sainte-Hélène : en revanche, Napoléon a joué un rôle majeur, en raison du poids avec lequel il a fait peser son autorité sur tous les pays conquis, dans la naissance des mouvements nationaux, si déterminants pour le devenir de l'Europe³.
- 6 Pourtant, même à parcourir cette historiographie récente, reviennent en mémoire les termes du bilan historiographique dressé par Louis Madelin en 1948 : il constatait alors que la vie de la nation semblait tout entière absorbée dans celle de son chef. Certes l'histoire sociale, celle des élites notamment, a progressé depuis 1969, et la publication des volumes de la série *Grands notables du Premier Empire*, sous la direction de Louis Bergeron, en est un beau témoignage, de même que les travaux de Claude-Isabelle Brelot sur les noblesses traditionnelles⁴ ou de Jacques-Olivier Boudon sur l'épiscopat concordataire⁵, sans omettre ceux qui ont été consacrés à la noblesse d'Empire, par Jean Tulard⁶ puis par nous-même. Pourtant, les anonymes demeurent étonnamment absents de cette historiographie, l'Empire a cependant donné des premiers rôles par exemple aux employés, mais aussi à tous les simples soldats.
Destins d'anonymes, de la guerre à la paix
- 7 C'est pourquoi il a semblé primordial de poser au sujet de ce groupe les questions antérieurement appliquées aux anoblis de Napoléon. Travailler sur les soldats de l'Empire a en fait permis de soumettre à des questions nouvelles des sujets pourtant fort souvent évoqués. Ainsi, on connaît certes bien les combats des armées

napoléoniennes, mais que sait-on de la façon dont les sans-grades les ont vécu, dont ils ont affronté la violence de guerre, dont ils ont reçu les proclamations aux armées ? Car la guerre est un événement par excellence dans le cours d'une vie, par les souffrances qu'elle suscite ou qu'elle donne à voir, elle modifie la vision du monde mais aussi la conscience de soi. Pour les soldats, les années 1800-1815 sont un temps de découverte de réalités autres que celles du village ou du quartier : la mort n'y a souvent pas le même visage, l'espace de vie est différent, la nation et la politique sont sans doute plus présentes, comme Stuart Woolf l'a déjà suggéré. Au total, cerner la portée de ces expériences n'est-il pas un sujet fondamental pour percevoir comment les Français sont ensuite entrés dans le XIX^e siècle, pour connaître les traces que l'Empire a laissées dans l'esprit de ces hommes, constituant les jeunes générations de la France de la Restauration, figurant encore bien souvent, aux côtés de leurs fils éventuellement, dans les journées de 1848 ou de 1851, parfois même encore présents en 1870-1871 ? Tenter de saisir alors leurs attitudes politiques, c'est aussi s'interroger sur la signification de l'idée de nation pour ces hommes qui ont eu à combattre certes derrière les trois couleurs, mais aux portes de Saragosse ou de Moscou. Car une chose est de définir juridiquement ce qu'est un Français⁷, mais une autre, tout aussi essentielle, et rigoureusement complémentaire, est de savoir ce que signifie être Français. Qu'étaient devenus, pour les hommes de la campagne d'Espagne ou de la campagne de Russie, les idéaux qui avaient pu animer les soldats de l'an II ?

- 8 En tout cas, ceux des vétérans qui ont éprouvé le besoin de livrer des pages de mémoires ont *a posteriori* exprimé la fierté d'avoir contribué aux victoires de la patrie, tandis qu'ils n'ont guère précisé leurs réactions aux conditions des combats, si ce n'est à propos des épisodes de l'Espagne et de la campagne de Russie : ils manifestent par là-même leur appartenance à une société où la fascination pour les faits d'armes glorieux demeure plus forte que le besoin d'exprimer une condamnation à l'encontre de guerres meurtrières, quand bien même on a pu perdre de vue leur réelle signification. Pour le reste, les correspondances qu'il a été possible d'utiliser jusqu'à présent révèlent surtout que ces hommes ont vécu avec déchirement la séparation d'avec la communauté d'origine, vers laquelle se dirige l'essentiel des pensées transcrites dans de maladroites lettres dont les auteurs ont par ailleurs peu de mots pour dire les difficultés des combats, soucieux peut-être, cependant, de les taire à leurs proches. Mais point de vibrants discours patriotiques dans ces trop rares témoignages. Peu d'apologie de l'empereur également. Les lettres des soldats de l'Empire, du moins celles qui nous sont parvenues, s'inscrivent en fait, pour l'essentiel, dans la sphère privée et semblent dire que ces hommes ne se préoccupent guère du destin national, contrairement aux auteurs de mémoires qui écrivent souvent bien après 1815.
- 9 Ils ne rentrent pas moins dans leurs foyers riches d'une expérience spécifique, mais sont-ils pour autant tous devenus semblables au Goguelat de Balzac ? De même que tous les anoblis de l'Empire ne sont pas des bonapartistes, il s'en faut de beaucoup, les soldats revenus des champs de bataille de l'Empire ne vouent pas tous, loin de là, un culte à l'empereur, quand bien même certains se réfèrent à son histoire pour voter en faveur du rétablissement de l'Empire en 1852. Reste qu'ils ont sans doute transmis à leurs enfants leurs récits des années de guerre, leurs interprétations du régime impérial et qu'ils ont par là même en partie façonné les cadres de pensée des citoyens de 1848 ou de 1870. Or, une nation, n'est-ce pas aussi une mémoire⁸ ? En cela aussi réside la question du rapport des Français à l'Empire : autrement dit, quels sont les modes de transmissions du passé parmi les gens d'en bas ? Si Jean-Clément Martin a pu

les mettre en évidence pour certains épisodes révolutionnaires, il reste beaucoup à faire en ce domaine à propos de l'Empire. En tout cas, au-delà des mémoires dont beaucoup restent à exploiter, tels ceux du lieutenant Chevalier ⁹ ou de La Ramée ¹⁰, les sources judiciaires, policières et parfois même électorales indiquent l'existence d'une minorité qui n'hésite pas à se faire remarquer, en effet, par des cris séditieux, proclamant un certain attachement au régime impérial. Mais la reconstitution de destins de vétérans au ras d'un village, par les méthodes d'investigations dont Jean-Luc Mayaud a si bien montré la pertinence, suggère quant à elle que nombre de ces hommes se sont réinsérés paisiblement dans la vie civile. Ils apparaissent avant tout préoccupés de reprendre leur place dans l'exploitation familiale ou de relancer leur activité artisanale quittée, quelques années plus tôt, pour le départ aux armées. Mais d'autres toutefois ont tiré partie des mutations sociales résultant des années impériales, en occupant de modestes places dans les administrations locales ou en s'employant dans les premières fabriques dévoreuses de main-d'œuvre. Si la réintégration dans la vie civile permet souvent la préservation des positions acquises dans la hiérarchie militaire, il n'en existe pas moins des hommes de troupes obtenant le statut de coqs de village grâce à leur héritage foncier, tandis que certains sous-officiers ou officiers subalternes n'ont pas réussi à conserver leur position de modestes cadres. Un certain nombre, toutefois, sont placés au cœur de la sociabilité de leur quartier ou de leur village en y tenant un cabaret ou même, tel, précisément, l'ex-lieutenant Chevalier, en ouvrant une librairie-cabinet de lecture.

- 10 Mais les régimes qui se succèdent au XIX^e siècle s'emploient en fait à oublier le plus souvent le passé militaire de ces hommes, oubli qui agit comme le moyen de gommer ces années troubles des guerres napoléoniennes ¹¹ : les anciens soldats n'obtiennent de pension qu'au terme de longues années de services ou au prix de blessures engendrant un grave handicap, tandis que seule la colonne Vendôme peut jouer le rôle de monument mémoriel, mais les rassemblements y sont précisément souvent interdits. Pour le reste, point de monuments aux morts, point de monument, non plus, en l'honneur de la paix. Pourtant, compte tenu des conditions de vie endurées pendant les campagnes militaires, les vétérans portent presque tous en leurs chairs des séquelles de leurs années de service, et par là même la mémoire de ce qu'ils ont donné à la nation. Outre qu'ils ont à surmonter le handicap d'un apprentissage interrompu ou d'une place perdue, au sein de l'exploitation familiale, au profit d'un frère plus chanceux lors du tirage au sort, ils ont à assumer une existence où leur corps les fait souffrir plus précocement et plus fréquemment que ceux qui n'ont jamais connu la vie des camps et des combats. Mais la répression et le refoulement des années de la Restauration, l'inexistence de toute forme de statut d'ancien combattant, les très maigres secours alloués au blessé de guerre les conduit sans doute à réinterpréter, au fur et à mesure du temps qui passe, la signification des années impériales : alors, le militaire jouissait au moins de la considération du régime et de ses concitoyens. Or, dans l'immensité des fonds constitués au service historique de l'armée de terre et à la préfecture de police de Paris par les archives relatives aux journées de 1848 ou de 1851, de même que dans les fonds de la Légion d'honneur, il reste bien des sources propres à fournir des éléments sur les modes de représentation de leur passé par ces vétérans réclamant une décoration ou la libération d'un fils. Toutefois, les correspondances générées par l'attribution de la médaille de Sainte-Hélène montrent comment cette distinction purement honorifique a fait naître parmi les vétérans la conscience de former un groupe uni par un passé commun. Telle est précisément, d'ailleurs, une question

fondamentale de ce sujet : l'objet d'étude ici choisi est-il réellement un groupe ? Il ne l'est en tout cas qu'en vertu d'une situation historique partagée, après quoi l'affirmation officielle de l'existence d'une mémoire collective a pu contribuer à le reconstituer *a posteriori*. Mais soumettre un tel objet à l'analyse de l'historien du social ne remet-il pas alors en question certains principes de l'histoire sociale elle-même ?

- 11 En fait, reconstituer l'histoire de ces anonymes et poser à leur sujet ces difficiles questions relatives à leur identité appelle une pratique de l'histoire dévoreuse de temps et d'archives : car, en l'occurrence, il est impossible de se limiter à la seule reconstitution des quelques destins présentés dans le manuscrit livré à ce dossier. Celui-ci est certes l'achèvement d'une première étape de recherches en cours, mais il est aussi proposition pour de nouvelles investigations, car l'histoire sociale fine ne doit pas forcément se contenter d'un nombre trop limité d'études de cas, d'autant plus qu'a été mis en évidence le rôle de la mobilité géographique sur laquelle il y a encore beaucoup à dire. Il n'en reste pas moins qu'a été fort enrichissant l'examen de la situation en Vaucluse, au passé révolutionnaire si spécifique mais bien connu grâce à Martine Lapiéd, qui a précisément montré le bon usage de modèles mathématiques. L'histoire qualitative ne doit-elle donc pas rejoindre aussi le quantitatif, comme l'a brillamment démontré Jean Nicolas à propos de *La rébellion française*¹² ? Cette remarque ne vaut pas seulement, du reste, pour la reconstitution du destin des vétérans.

Consentements, rejets et fascinations à l'égard de l'Empire

- 12 Si l'histoire des soldats de l'Empire a conduit à envisager la question de la perception du régime, elle invite en même temps à poser celle-ci hors du groupe des militaires. Les investigations déjà opérées dans les archives judiciaires et policières montrent en effet quelles ont pu être les formes de fascination, de consentement ou de rejet à l'égard de l'Empire, avant comme après 1815. À l'échelle nationale comme à l'échelle locale, les sources révèlent différentes formes d'opposition : celle des magistrats communaux n'est pas sans rejoindre celle des simples citoyens ; à l'hostilité de certains civils, exprimée dans l'atmosphère feutrée des salons pourtant infiltrés par des agents de la police, répond parfois la révolte de tel militaire ; le processus du coup d'État de Malet n'est pas celui de la sourde opposition construite par les chevaliers de la foi ; les placards ouvertement apposés, en 1813 ou 1814, aux portes des églises engagent différemment leur(s) auteur(s) que les cris séditieux proférés dans un lieu public.
- 13 Finalement, ne convient-il pas de poser la question des opinions publiques sous l'Empire puis, après 1815, à propos de l'Empire. De même qu'au sujet des vétérans, il a semblé pertinent de s'interroger sur leur perception du régime comme sur les représentations qu'ils en ont retenues puis transmises, ne faut-il pas appliquer ces problématiques à l'ensemble des groupes sociaux ? Alors que toutes les œuvres des romantiques et qu'une part importante de la littérature populaire disent la place de la mémoire des temps impériaux dans la vie culturelle du XIX^e siècle, l'historien peut-il persister à maintenir les années impériales à l'écart de ses investigations ? Ne doit-il pas bien au contraire relire non seulement l'histoire des années 1800-1815 mais aussi celle de l'ensemble du XIX^e siècle dans le but de saisir les implications politiques du régime impérial : ne faut-il pas redonner leur place à tous les acteurs de l'histoire afin de savoir ce que fut le rapport des Français à ce régime autoritaire qu'ils ont subi durant 15 ans ? L'historiographie traditionnelle laisse en effet croire à un très large consensus, tandis que les retours aux sources indiquent que la « rébellion française », si elle a pris des formes nouvelles, n'a pas pour autant totalement disparu.

- 14 Il existe sous l'Empire une minorité sans organisation qui ose exprimer son hostilité à l'ordre établi. Mais cette France qui murmure en 1812 ou en 1814 ne proteste pas forcément contre la nouvelle dynastie, elle dénonce plus souvent les impôts nouveaux ou la conscription, la nouvelle législation sur les forêts ou sur les bois communaux. Et la densité des manifestations de mécontentement lisible dans les bulletins de police doit-elle être négligée au nom de la nature de la source ou bien ne faut-il pas accepter de reconnaître l'absence d'unanimité dans l'attitude face à ce pouvoir dont il a été souvent dit qu'il imposait une forte autorité ? Mais précisément, l'histoire de l'Empire au village montre comment le régime n'est pas forcément partout écrasant, comment la chape de surveillance policière se fait plus lourde en milieu urbain que dans l'espace rural, où les communautés se trouvent surtout occupées à mettre en place les liens sociaux générés par la modernisation des institutions, et Jean-Pierre Jessenne l'avait particulièrement bien montré au colloque d'Avignon ¹³. Toutefois, l'exemple vauclusien illustre comment l'ordre théoriquement établi peut être contesté, souvent de façon diffuse et peu retentissante, dans des communes où les dysfonctionnements administratifs résultent par ailleurs des incompétences ou des réticences des fonctionnaires locaux. Du reste, dans le département de la Manche, on observe que sur les 28 maires mis en accusation sous l'Empire, 18 le sont pour avoir soutenu des déserteurs et avoir ainsi, précisément, manifesté une indéniable réticence à l'égard du régime et une nette préférence de la cause de leurs administrés ¹⁴.
- 15 Mais ne faut-il pas également prendre en compte la portée de ces années de fer, dont certains contemporains semblent d'ailleurs avoir plutôt retenu qu'il s'agissait avant tout d'années de gloire ? Puisque les romantiques se sont montrés si fascinés par celle-ci, et avant même le revirement de 1827, il convient de savoir quel était le poids de ces souvenirs dans l'opinion d'alors. La France de la Restauration, elle aussi parente pauvre de l'historiographie, a tout de même livré nombre de sources dans lesquelles se décèlent les regrets des années impériales, les rumeurs en faveur de l'empereur et les cris séditieux bonapartistes, dont même le Vaucluse porte témoignage ¹⁵. S'y expriment aussi les reproches faits aux Bourbons restaurés par référence aux significations des mesures des temps révolutionnaires et impériaux, les engagements, même, en faveur d'ultimes complots bonapartistes. Il apparaît ainsi que certains Français entrent dans le XIX^e siècle avec une mémoire recomposée des temps impériaux, laquelle éclaire l'accueil réservé aux Bourbons puis à Louis-Philippe et mieux encore à Louis-Napoléon. Cependant, les discours des mémorialistes, s'ils indiquent que, pour tous, les années impériales sont un temps mémorable, montrent par ailleurs que la seule image de Napoléon n'est pas conservée à l'identique par tous, invitant de ce fait à une relecture systématique des mémoires des contemporains. Entre autres questions, il s'agirait de poser celle des appréciations portées par les femmes sur ce régime qui les a mieux que jamais enfermées dans un statut d'éternelles mineures. Mais il conviendrait aussi de lire ou relire les correspondances privées pour progresser mieux encore dans la connaissance des modes de perception du régime impérial. Reste que la mythologie apparaît finalement bien moins présente dans les pages des mémorialistes que dans celles des historiens. Mais poursuivre cette analyse renvoie notamment au travail sur les élites, plus nombreuses, bien sûr, à produire de telles sources.
- Retours sur les élites : les fluidités de la société française du XIX^e siècle
- 16 Car l'Empire, finalement, n'a-t-il pas surtout travaillé au profit des élites ? Le Code civil, les listes de notabilités et les collèges électoraux, la noblesse impériale sont autant

d'institutions faites pour recomposer la société française en la fondant sur le soutien d'élites de diverse envergure. Or, étudier le rapport des Français à l'Empire, c'est aussi prendre en compte la portée de cette recomposition sociale. Le travail avait été déjà mené à propos de la noblesse impériale, quand bien même il reste à son sujet des pistes à explorer plus systématiquement. Ainsi, les destins sociaux des anoblis retombés dans l'oubli par le fait d'un enracinement abusivement provincial mériteraient de nouvelles recherches. Mais c'est l'ensemble des petites élites qui appelle des investigations nouvelles : l'histoire sociale des membres de la Légion d'honneur, comme celle du monde des employés né de l'Empire, reste à faire, le destin des membres des collèges électoraux comme celui des maires de la période napoléonienne reste à reconstituer. Quelle a été d'ailleurs la nature des liens sociaux noués après 1815 entre les élites impériales des communes rurales et les populations ?

- 17 Mais il y a là encore une histoire qui mérite une réinsertion dans le long terme. Les nouvelles recherches menées au sujet de la noblesse impériale indiquent la pertinence de l'analyse du rôle de la durée dans la constitution des identités sociales, et l'invitation de Claude-Isabelle Brelot à une publication dans le n° spécial des *Cahiers d'histoire* consacré aux *Élites en conflit* a été en ce sens fort précieuse. La chronologie des affaires de familles analysées à partir de quatre études de cas révèle une noblesse d'Empire d'abord soucieuse d'affirmer son identité nobiliaire, après quoi, à partir de la Monarchie de Juillet, les membres du groupe semblent se sentir suffisamment sûrs de leur position pour braver certaines conventions sociales. De même, la perception de ces identités évolue au fil du temps et l'analyse de la statuaire des « grands hommes » de l'Empire comme, d'ailleurs, la mise en perspective des années impériales dans les discours tenus dans les chambres, ont encore beaucoup à dire sur les usages du passé impérial.
- 18 En définitive, envisager le rapport des Français à l'Empire revient donc bien à poser ces questions essentielles de l'historien : qui sommes-nous, d'où venons-nous ? En s'interrogeant sur la façon dont chaque individu a reçu, interprété, s'est rappelé ou a oublié le cours de l'histoire, en se demandant comment il a été modelé par lui, on peut avancer dans la connaissance des processus de construction des identités individuelles. De plus, n'est-ce pas en posant préalablement cette question des identités que l'on peut désormais repenser une histoire sociale affranchie des cadres préétablis des groupes sociaux ?

NOTES

- 1.. Natalie PETITEAU, *Élites et mobilités. La noblesse d'Empire au XIX^e siècle*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 1997, 714 p.
- 2.. Natalie PETITEAU, *Napoléon, de la mythologie à l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, 439 p.
- 3.. Voir notamment Stuart WOOLF, *Napoléon et la conquête de l'Europe*, Paris, Flammarion, 1990, 396 p.

- 4.. Claude-Isabelle BRELOT, *La noblesse réinventée. Nobles de Franche-Comté de 1814 à 1870*, Paris, Les Belles Lettres, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1992, 1242 p.
 - 5.. Jacques-Olivier BOUDON, *L'épiscopat français à l'époque concordataire (1802-1905)*, Paris, Editions du Cerf, 1996, 589 p.
 - 6.. Jean TULARD, *Napoléon et la noblesse d'Empire*, Paris, Tallandier, « Bibliothèque napoléonienne », 1979, 359 p.
 - 7.. Patrick WEIL, *Qu'est-ce qu'un Français ? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution*, Paris, Grasset, 2002, 401 p.
 - 8.. Pascal ORY, *Une nation pour mémoire. 1889, 1939, 1989 : trois jubilés révolutionnaires*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1992, p. 8.
 - 9.. Lieutenant Jean-Marie CHEVALIER, *Souvenirs des guerres napoléoniennes*, publiés d'après le manuscrit original par Jean MISTLER et Hélène MICHAUD, Paris, Hachette, 1970, 341 p.
 - 10.. David HOPKIN, " La Ramée, the archetypal soldier, as an indicator of popular attitudes to the army in 19th century France ", dans *French History*, 2000.
 - 11.. Je rejoins ici Claire GANTET, « La mémoire, objet et sujet d'histoire. Enquête sur l'historicité et sur l'écriture de l'histoire », dans *Francia*, 2001, 28/2, pp. 109-128.
 - 12.. Jean NICOLAS, *La rébellion française. Mouvements populaires et conscience sociale (1661-1789)*, Paris, Éditions du Seuil, « L'univers historique », 2002, 624 p.
 - 13.. Jean-Pierre JESSENNE, « Communautés, communes rurales et pouvoirs dans l'État napoléonien », dans Natalie PETITEAU [dir.], *Voies nouvelles pour l'histoire du Premier Empire. Territoires, pouvoirs, identités. Actes du colloque d'Avignon, 7-8 mai 2000*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2003, pp. 161-180.
 - 14.. François de LANNOY, « Préfets et conscription dans la Manche sous le Consulat et l'Empire », dans *Annales de Normandie*, septembre 2000, pp. 511-522.
 - 15.. Alexa BRUN, *Les manifestations d'hostilité au régime politique en Vaucluse au début de la seconde Restauration (1815-1821)*, mémoire de maîtrise sous notre direction, Université d'Avignon, 2002.
-

INDEX

Mots-clés : 2002

these 2002